Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 24 (1886)

Heft: 13

Artikel: Une bonne nourrice

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-189193

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

grand bâtiment planté en travers du Rhône, en amont de l'Isle. Primitivement, les pompes étaient actionnées par de grandes roues qui donnaient de l'air à celles du moulin David, à la Coulouvrenière, mais plus conséquentes. L'eau était refoulée sur l'Hôtel-de-Ville, dans un grand réservoir, d'où elle se répandait ensuite dans les divers quartiers. Mais notre Genève s'agrandissait; la machine devint bientôt insuffisante et on dut d'abord y ajouter une tourbine dans une annexe à droite. On m'a dit que cet « artifice » avait été construit par un mécanicien de chez vous (de Vevey, je crois), mais faut pas vous en vanter, car on me dit qu'on n'en a pas été trop content. Les besoins augmentant toujours, on dût faire, quelques années plus tard, une nouvelle annexe, à gauche, dans laquelle une maison de Paris installa un bélier hydraulique d'une puissance extraordinaire.

L'eau est maintenant refoulée sur le plateau de Saint-Georges; la montagne a été enlevée et on y a mis, à la place, un immense réservoir en béton, qui peut contenir des milliers de millions de litres, qu'on pourrait en faire concurrence au Rhône. Quel dommage que ce ne soit pas toujours plein de bon *Crépy* ou de *Bossey!*

Le bâtiment central a été restauré et surmonté d'un clocheton de style composé: c'est du chinois et ce n'est pas du chinois, vous comprenez bien. Quatre énormes cadrans sont éclairés la nuit par une lumière électrique tellement éclatante, que le garde des eaux me disait l'autre jour que toutes les perchettes, depuis le pont de la Machine jusqu'à la Belotte, deviennent aveugles et qu'on mangera les fritures pour rien cet été. Je vais aller voir jusqu'au café des Marins, sur le quai des Eaux-Vives, prendre ma couëste un de ces jours et m'y informer de la chose. Si c'est vrai, j'en commande une bonne et je vous invite, foi de Roydor!

Mais le principal ornement de l'édifice, c'est les huit urnes qui l'entourent: quatre de petites dimensions, en haut; quatre en bas, beaucoup plus grandes. Céux qui s'y connaissent disent que c'est des vases — de jour — genre étrusque. — Cette description doit vous suffire, tant elle me paraît claire. Vous serez certainement de l'avisse du journal le mieux informé de notre ville, qui résumait ainsi son opinion à ce sujet:

« Le tout forme un ensemble harmonieux quoique varié, coquet quoique sévère, élégant, monumental et vraiment grandiose. » Impossible de dire mieux en moins de mots!

On a beaucoup jasé sur ces huit urnes, dont l'utilité pratique ou simplement décorative échappe au public vulgaire; mais moi que je suis un peu parent avec un de ces Messieurs du Conseil administratif, je puis vous y dire sous le sceau du plus profond secret: Ces urnes sont destinées à renfermer plus tard les cendres des grands citoyens genevois morts au service de la patrie!

Mais, à ce propos, il me revient une bien jolie blague de mon pauvre ami Choissu. C'était, il y a quatre ans, au printemps, le jour des élections pour l'Administratif, justement. N'étant pas de ceusses qui négligent leurs devoirs de citoyens, je m'acheminai

vers la boîte à gifles. Arrivé devant les portes, je me bourrai les poches de toutes sortes de listes imprimées que distribuaient, par milliasses, une centaine de gueulards, que c'était à en devenir sourd. J'entre et je me dirige tout d'abord au bureau R, où je demande mon estampille. Là, un petit blanc-bec, un carré de vitre à l'œil, me dévisage un moment et me dit: — Votez-vous communalement? — Comment, si je vote comme un Allemand, espèce d'insolent, que je lui dis, moi, Roydor, J.-Jaques, né natif genevois, rue des Trois-Perdrix, nº 7, au premier en desc..... - C'est bon, c'est bon, dit le blanc-bec à la vitre, en se pouffant de rire, voilà votre estampille. Moi, je la prends mon estampille, et, tout tremblant de colère encore à la pensée de l'affront que je viens de subir, je me dirige derrière un pilier et je sors de mes poches les listes imprimées, parmi lesquelles je choisis délicatement celle où il y a le chapeau de Guillaume Tell dessus, la bonne, quoi! - Je fais toujours bien attention, crainte de me tromper et de prendre celle où il y a l'oiseau dessus, vous savez! - J'y colle mon estampille et je me dirige crânement sur l'urne de droite, où j'ai l'habitude de jeter mes bulletins. Faut-il pas que je me rencontre là nez à nez avec Choissu (et non pas Choillu, comme vous y avez mis samedi passé), qui venait aussi remplir ses devoirs civiques. Je lui conte mon aventure, mais au lieu de compâtir avec mes griefs — mon Choissu, ce vieil avenaire, rit à se tordre les côtes, et me prenant par le bras : Grand bidagnol, qu'il me dit, allons boire un verre sur la peur. Nous sortons donc de cette sacrée boîte et, traversant la Plaine, nous entrons chez le Grand-François, où nous commandons un demi-pot de petit vieux de Cologny et deux biffe-stecks au fromage..... Hélas! le pauvre Choissu est mort il y a bientôt 20 mois, dans sa 76° année... Ce que c'est que de nous!.... Et il s'en est peu fallu qu'il inaugurasse le diot de Saint-Georges.

(La suite à un prochain numéro.)

Une bonne nourrice.

Sous ce titre, une abonnée du *Voltaire*, Madame Adèle Jarrié, de Toulouse, communique à ce journal le charmant récit qu'on va lire:

« Dans les campagnes du midi de la France, les femmes qui travaillent aux champs emportent, quand elles sont nourrices, leurs bébés dans une corbeille peu profonde, et choisissent à l'ombre une place où elles déposent les chers petits êtres. Puis, à l'heure des repas, elles viennent leur donner le sein. Une d'elles laissait son enfant à la garde d'une belle chienne qui, ayant mis bas, avait du lait à pleines mamelles. Le pauvre bébé, loin de sa mère, criait de temps en temps. La chienne, qui lui était très attachée, paraissait inquiète. L'instinct lui avait-il appris ou avait-elle remarqué que lui, comme son petit à elle, tetait le sein de sa mère, et qu'avant de le prendre il criait bien fort? Toujours est-il que la bonne et douce bête eut l'idée de se placer en travers au-dessus de la corbeille, offrant ses tétines à la bouche de l'enfant, qui, sans plus

de façons, se mit en devoir d'y boire un petit coup en attendant le sein de sa mère.

Le bébé était magnifique et de belle venue. Sa mère pourtant remarquait que, depuis qu'elle venait aux champs, il n'avait plus un si gros appétit, et cela l'étonnait un peu; mais il se portait si bien qu'elle ne s'en préoccupait pas autrement, lorsqu'un jour, craignant l'orage, elle revint vers son enfant à une heure inaccoutumée. Et que vit-elle? La chienne, placée en travers de la corbeille, laissait le bébé boire son lait à pleine bouche. Alors elle comprit pourquoi il n'était plus si affamé que par le passé. La chienne, en voyant approcher sa maîtresse, ne se dérangea pas; elle la regardait de ses deux grands yeux doux, semblant lui dire: « Tu n'es pas toujours là quand il crie. Tu vois, le pauvret, il avait faim, il pleurait, je le console, — je te remplace un peu; regarde comme il a l'air content...»

La mère, qui aimait sa belle chienne, lui laissa d'autant plus la garde de son enfant, sans s'occuper (chose rare) des sots propos qu'on lui tenait lorsqu'au village on sut qu'une chienne allaitait son enfant. D'aucuns craignaient que le petit n'aboyât!...

Aujourd'hui, l'enfant a quatre ans. L'affection pleine de tendresse que le bébé et la chienne ont l'un pour l'autre ne s'est pas démentie.

La mère me contait que souvent elle s'était cachée pour voir comment les choses se passaient. Quand le bébé criait, la bonne bête, au-dessus de la corbeille qu'elle enjambait, se baissait et paraissait caresser le visage de l'enfant de ses tétines rebondies, et lui, de sa petite bouche, en happait une et appuyait ses mains mignonnes sur le ventre de la chienne. Quand, bien repu, il s'endormait, elle se retirait doucement, et, d'un petit coup de langue, lui donnait un baiser, puis se recouchait, fidèle gardienne, auprès de la corbeille.

M^{me} Jarrié termine en disant que, quand on pense qu'il existe des mères qui laissent mourir de faim leurs enfants, on se demande si ce n'est pas à cette belle, bonne et douce chienne qu'il nous faut accorder le plus de cœur et d'âme?

L'écho répond : Dame !...»

11. La vîlhie melice dâo canton dê Vaud.

Adon lo coumandant fà veni dévant li
Lè novés z'officiers dè tsaquiè compagni,
Et lè preseintè quie à tota la melice
Ein rappeleint que faut qu'on bravo sordâ suisse
Sâi dzeinti avoué leu. « Vous les respetterez,
Soldats! ces officiers; vous leur z'obéïrez!
Se dit. Et vous, messieurs! que chacun soit un père
Pour ces guerriers en qui notre patrie espère. »

Aprés cein, lo préfet, son tsapé à la man, Que s'est bin recordà tandi lè dzo dévant Po lào derè dou mots, s'avançè drâi qu'on tsâno, Kà dévant clliâo troupiers, ye s'agit d'étrè crâno. « Officiers, se lào fà, sous-officiers, soldats! » Et lào débliottè quie, mà na pas ein patois,

Son discou, iò sè dit que l'a vu l'exercice Et que sont dâi tot fins, et 'na crâna melice, Que se l'ennemi vint, trovérâi lo trépas Et que farà rappoo ào hiaut Conset d'Etat. Aprés cé bio discou, lè brâvô sè font ourè, Mà on grand roulémeint dâi tambou lè fà dzourè; La musique à son tor einmode on rigodon, Et âo coumandémeint, lo carrâ sè dépond ; Poui po lo défelâ tsaquiè bataillon martsè Ao son dè la musique et dâo tambou, et passè, Alligni pè ploton drâi dévant lo préfet, Yò ti lè z'officiers, mémo lo colonet, Lâi marquont lào respet pè lo salut d'usadzo Ein porteint dè la man lâo z'épïe âo vesadzo. Et quand l'ont défelà très-ti, du lè sapeu Tant qu'à la compagni dâi galés vortigeu Que martsive ein derrâi, qu'étâi l'arriére garda, La féta finessâi pè cllia granta parardà; Ye partessont ein vela' on pou reindus, mafi, Et à « rompez les rangs! » l'étiont licenciyî...

Adon ti lé z'einfants sè trovâvont de Berna; Kâ affublià d'on sa, âo bin de 'na giberna Mémameint d'on fusi, clliào bouébo étiont tot fou Dè poâi, ein s'ein alleint, fére âi pousse-caillou. Et pi se per hazâ dâi sordâ lâo baillivont On restant dè cartouche, adon ye dzemelhivont Dè poâi férè canon ein tserdzeint onna cllià Sein la meindra couson d'avâi lè dâi souplià, Ao bin onna guelietta! âobin onna dzefliàïe Se pè bliosset ào fû, cllia pudre étâi tsampàïe.

Aprés « rompez vos rangs! » quand sont licenciyi, Lè sordà, lo cou set, sè vont ti dessâiti, Lè z'ons pè compagni, lè z'autro' à la banbanna Tsau ion, pè dou, pè trâi, et mémo pè dizanna, Aprés quiet lè galés et dzouveno lurons Qu'ont dza vu su la pliace, ein moué, dévai lo riond 'Na troupa dè grachâose ein ballès robès bliantsès, S'ein vont lào z'eimpougni la taille su lè z'hantsès, Et quand la clérinette einmourdze on rigodon, Cllia jeunesse s'ein baille à veri tot dâo long Tant qu'âo né, dâi galop, sautiches, mouferinès, Sein couson dè vouinnâ gredons ào crinolinès.

Lè z'officiers, qu'ont fan, quand bin l'ont diz' hâorâ, Sè vont ti goberdzi d'on fin et bon dinâ; Et tandi lè discou, lè tsansons, lè fifârès, La musiqua lâo fâ sè pe ballès ioulârès.

Ora, lè dzeins rassis, sordâ dè boun'écheint, Quand l'ont prâo quartettâ et que tsacon s'ein cheint, Sè rappertsont tsau pou po reintrà ao veladzo; Kå, quand l'est bon, l'est pråo! Et l'est bon por on iadzo. Assebin on lè vâi reveni dè grand dzo Lè z'ons ein boun'état; d'autro' avoué lao chacot Que n'a min dè pompon. Et sein couson, ni poâire Dè la fenna qu'est quie, s'ein vont oncora bâire; Mà dévant què d'eintrà dedein lo cabaret, Ye dansont que dévant on pecheint picoulet, Aprés quiet, quand l'ont bu, quand l'ont prâo fé la féta, Prâo djasâ, prâo tsantâ, perdu on pou la téta, Tsacon dè son coté s'ein va tant bin què mau Essiyî dè trovâ lo tsemin dè l'hotô, Lè z'ons ein trabetseint, ein faseint cauquiès z'esses, Kâ cé tsancro dè vin est pére dâi cupesses;